



Réception de Jacques Crickillon

DISCOURS DE JACQUES CRICKILLON
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 26 FÉVRIER 1994

Monsieur,

Vous ai-je jamais donné du « Monsieur » ? À vous, l'ami de tant d'années d'écriture, le compagnon des rires homériques et des fureurs ajaxiennes, les miennes, de fureurs ! car votre indulgence universelle n'a d'égale que votre fidélité ! Donc, pour la première fois, pour la bonne, pour la dernière, « Monsieur » !

Vos éloges, Monsieur, et ce sont éloges du superbe romancier de *La Conquête de Prague*, me touchent vivement, l'attention fraternelle qu'un écrivain de votre envergure porte depuis tant d'années à mon œuvre ne cesse de me conforter, et votre énumération de mes ouvrages me donne le vertige. Vraiment, j'ai tant travaillé ? J'avoue mon peu de mémoire, ou plutôt une mémoire sélective, pleine de vides. A vous écouter, on m'imaginerait ployant sous les bagages et me voici avec un baluchon de Petit Poucet remontant la piste des livres qu'il lui reste à écrire. Que je vous dise enfin ma reconnaissance d'avoir associé Ferry, mon épouse, à votre éloge, elle qui fut et demeure la respiration poétique qui seule peut justifier mon existence, elle qui éveilla et veille souriante les poèmes de cet « Indien » dont, voici trente ans, elle vint abolir, de sa seule apparition, la ténébreuse et stérile solitude.

Mes chers Confrères,

Un certain mercredi d'une semaine pareille à toutes les autres, un jeune écrivain en colère avec qui je débattais amicalement de l'état du monde en général et de la littérature en particulier s'écria que décidément tout allait de travers, qu'on ne s'y reconnaissait plus, et que je n'avais, moi par exemple, avec mon œuvre non-conformiste qu'il admirait tant, aucune chance de devenir, par exemple, académicien. « Tiens, si ça t'arrive, je t'offre une cave de champagne ! » Trois jours plus tard, notre Secrétaire perpétuel m'annonçait que l'Académie m'avait appelé à succéder à Marcel Lobet. Mon jeune ami s'est cru des dons de médium et je n'ai eu garde de lui rappeler une promesse qui l'aurait ruiné.

C'est dire, mes chers Confrères, que le conformisme, ni la tiédeur, ne s'asseyent à notre table, cette table où vous avez convié « l'Indien ». À ce farouche, gagné désormais à la sérénité du poème, l'Académie a toujours témoigné sympathie et encouragement. Et vous rejoignant, chers Confrères, c'est une famille ouverte que je regagne, celle de l'esprit libre et bienveillant. Que je vous exprime donc ma gratitude. Et permettez que je vous l'adresse en la personne de notre doyen, Albert Ayguesparse, qui publia mes premiers textes, qui me fut un guide littéraire et moral et dont l'infinie patience envers le jeune homme turbulent que je fus m'étonne encore.

Chers Confrères, Mesdames, Messieurs,

Invité à prendre la parole, le poète pense à faire son testament. C'est que depuis toujours il se pose au cœur de l'éphémère la question de l'essentiel. Poète, qui ne s'incline devant la perpétuelle mort des heures, des minutes, des secondes, qui n'accepte pas de tuer le temps qui le tue. « Je n'ai jamais connu quelqu'un qui s'ennuyât autant que moi », disait Rimbaud. Ce n'est pas là ennui d'absences, mais de présences insanes. Poète, qui persiste à peindre en trompe-l'œil des portes, dans l'espoir que l'une d'elles un jour s'ouvrira sur le jardin de l'éternel été. C'est pourquoi, à l'heure de son testament, et toute heure l'est pour lui, le poète n'a, au fond, rien à dire : il songe à sa prochaine porte.

Il m'échoit de rappeler à la mémoire fatalement oublieuse la figure et l'œuvre de Marcel Lobet, « Fils du Temple », qui se nomma lui-même en son grand âge

« Meunier ». Que fallait-il que je dise ? Les dates, nous aurons tôt fait de les perdre. Les problèmes de santé et les durs malheurs, sort commun. Je dirai donc en quoi cette œuvre, car c'est l'œuvre seule qui en définitive importe, m'est devenue discrète voix murmurant sur mes pistes de poète.

J'ai peu connu Marcel Lobet. Il y a une quinzaine d'années, nous nous sommes trouvés quelques fois à la table du Fonds National de la Littérature, alors que j'y débarquais et qu'il était sur le point de la quitter pour cause de problèmes de santé. De l'homme, je n'ai retenu que le sourire. C'est beaucoup. Rares sont ceux qui lèguent ce clair sourire qui vient encore concilier au nom de Lobet.

L'enfant qui naît le 28 juin 1907 à Braine-le-Comte, qui aborde les études secondaires au lendemain de la première boucherie mondiale de ce siècle, sait-il que l'Esprit le hantera toute sa vie et qu'il n'aura de cesse, au milieu des tumultes, de s'en faire, humblement, le temple de chair ? Les enfants ne savent rien de ce qui les possède, ils le vivent.

Je servais la messe de 6 heures dans un couvent de soeurs cloîtrées. (...) Muni d'une lanterne, en hiver, je m'avançais dans ma villette natale avec l'obscur prescience de ceux pour qui le monde appartient aux tôt-levés et aux couche-tard.
(*L'abécédaire du Meunier.*)

Dans un ouvrage collectif d'hommage, *Le Meunier du Temple a quatre-vingts ans !*, Luc Norin écrira : « Qu'avez-vous fait d'autre, Marcel, depuis lors, que servir, en l'écoutant, la messe cachée de l'Esprit ? Et l'éclairer de votre écriture ? » Lorsqu'en 1926 il signe ses premiers articles dans *La Nouvelle Équipe*, il est révélateur de le voir se tourner vers l'œuvre de ténèbres et de fulgurances de Bernanos. La croyance de l'enfant demeure, Lobet prend place parmi les écrivains chrétiens de ce temps. Plus tard viendra l'essai sur Huysmans, un autre combattant littéraire aux prises avec la chair et la foi, combien fascinant en ses contradictions et sa perpétuelle volonté de les anéantir. Carrière de journaliste, carrière d'écrivain. Marcel Lobet terminera la première comme secrétaire de rédaction au *Soir*. Il déborde d'appétit de découvrir, d'admirer, de participer. Ainsi, s'étant intéressé au monde de la danse, il sera le premier à louer les créations de Maurice Béjart. Cependant, ce n'est pas, comme il est fréquent aujourd'hui, le journaliste qui

suscite l'écrivain. Le contraste est frappant, de la profession qu'exerce Lobet, qui exige attention quotidienne à l'éphémère, au changeant, avec ses œuvres, qui tracent comme une acharnée remontée du fleuve vers le temps immobile. Et l'on songe à l'hypnose de l'actualité, au charme distrayant du carrousel médiatique quand on lit dans *L'Abécédaire du Meunier* : « Il nous plaît de jouer avec l'espace et avec le temps pour oublier notre hantise d'une inscription dans la durée, le besoin de nous fixer dans la lumière. » Œuvre abondante, de penseur, de chercheur de l'Esprit. L'essai y domine.

Lobet publiera des romans, des contes pour enfants. Mais l'essayiste en lui toujours veille, faisant de chaque livre, de chaque article, une étape de méditation, une tentative de prière. Dans la minutieuse bibliographie établie par Jean Lacroix, on relève plus d'une vingtaine d'essais. Travailleur infatigable, bibliographie impressionnante : en moyenne, un ouvrage par an, sans compter les préfaces et les articles de circonstance. Bibliographie qui pourrait, au premier regard, paraître disparate, et qui témoigne au contraire d'un appétit spirituel profondément cohérent. Il y faut distinguer trois courants : l'essai, le récit, la confession. Encore chacun de ces courants se divise-t-il en plusieurs branches. Essai sur l'Islam (*L'Islam et l'Occident*, 1939 ; *Au seuil du désert*, 1940), sur les Croisades et les Templiers (*À l'assaut de Constantinople*, 1942 ; *Godefroid de Bouillon*, 1943 ; *L'épopée belge des Croisades*, 1944 ; *Histoire mystérieuse et tragique des Templiers*, 1943 ; *La tragique Histoire de l'Ordre du Temple*, 1954), sur des écrivains (J.K. *Huysmans ou le témoin écorché*, 1960 ; *Marcel Thiry. Reflets et réflexions*, 1971 ; *Montherlant et le sacré*, 1972), sur l'acte d'écrire (*La science du bien et du mal*, 1954 ; *Écrivains en aveu*, 1962 ; *Le feu du ciel*, 1969 ; *L'Esprit ou la lettre*, 1990), récits pour enfants, le plus souvent d'inspiration musulmane (*Une poignée de figues*, 1942 ; *Le Rossignol et les roses*, 1943), et le cycle romanesque de Nathanaël, (*Le Fils du Temple*, 1977 ; *Le Temple éternel*, 1983). Les aveux, on les trouve dans les autobiographies de l'enfance (*Une enfance en Hainaut*, 1971 ; *Mon enfance wallonne à Braine-le-Comte au début du siècle*, 1988), mais aussi dans des essais comme *Ecrivains en aveu ou La Ceinture de feuillage*, ainsi que dans de nombreuses communications sur l'acte d'écrire.

Peu d'ouvrages publiés à Paris. Mais on rencontre de grands noms de l'édition belge d'alors : La Renaissance du Livre, André De Rache, Jacques Antoine... Rester chez soi ! Ce fut, pendant des décennies, et pour certains ce le

redevient, le réflexe de l'écrivain belge. Belgitude ! On y a vu parfois une malédiction. Serait-ce que l'enfer est au village et le paradis dans la mégapole ? Pour Marcel Lobet, notre petit triangle ne méritait pas la sinistre réputation de celui des Bermudes. Choisir d'œuvrer en Belgique, d'y publier, d'y faire des conférences, de consacrer son temps et son énergie à la vie culturelle d'ici, c'était fidélité. Fidélité à une approche de la sagesse que Lobet a très tôt ressentie comme étroitement liée à

l'enfance, au paysage intérieur de l'enfance. C'était aussi — et qui plus démuni que l'enfant ? — élire en soi l'humilité. Car si Lobet, héritier de la culture mondiale, est le « Fils du Temple », il s'est voulu toute sa vie le « Meunier » qui délivre à ses enfants d'esprit son abécédaire vespéral.

Raconter pour les enfants, se raconter à travers sa propre enfance, c'est s'évader. Il faudra bien convenir que pour Lobet le monde qui de par sa profession jour à jour l'interpellait, ce monde n'était pas le sien et qu'il lui fallait, avec une urgence dont le légendaire sourire a dû souvent sans doute cacher les affres, regagner son territoire, sa prairie perdue, *l'humus conclusus* transformé sous ses yeux en vaste marché aux soldes des valeurs. Remonter à son enfance, c'est encore, c'est surtout, non tant s'ancrer que reconnaître sa dérélition, non tant se conforter que partir en quête de « qui je fus », qui ne fut jamais. La terre natale qu'il évoque, Lobet dira qu'elle lui est « une mystique imaginaire ».

Le paradis terrestre était un jardin. Le paradis promis, qu'est-ce d'autre que celui des origines. Retour aux sources. Le Coran, lui aussi, promet au croyant, en de nombreuses sourates, un jardin avec des fontaines, des fleurs, des fruits et des jeunes filles aux yeux baissés. Dès lors, ce fut plus qu'une toquade d'intellectuel que l'attirance de Lobet, à partir de 1940, pour les poètes musulmans de la Perse médiévale, Omar Khayam, Saadi, Hafiz... poètes du vin, de l'amour, des roses qui « flagues à terre cherront demain » dira Ronsard, mais aussi de l'horreur du temps qui passe — « sous le pont de nos bras passe des éternels regards l'onde si lasse », dira Apollinaire, et « panta rei kai ouden menei » disait Héraclite, — poètes de Bagdad et de Chiraz que guette l'apocalypse mongole, et qui trament dans leur tapis de mots leurs prières à l'Éternel. Bien des pages du *Fils du Temple* manifestent que Marcel Lobet a rêvé d'un ultime rendez-vous des hauts croyants, de ceux qui voient leur assomption dans le brin d'herbe qui, immobile, sème.

Cette exploration du domaine musulman, Marcel Lobet la poursuivra dans *Des Chants du Désert au Jardin des Roses* (1949). Entre-temps, il s'est passionné pour les Croisades et pour les Templiers, pour ces mystiques aventureux du Moyen-Age qui allèrent à la rencontre de l'Islam, en connurent le glaive mais aussi la science et la poésie, et partagèrent la haine, l'amour, l'esprit.

Homme du Nord, Lobet est hanté par un désir de chaleur et de lumière. Homme de Dieu, Lobet est en quête d'autres « chercheurs de Dieu ». Il va mentalement se dédoubler, comme son *Nathanaël*, le héros du *Fils du Temple*, de mère syrienne et de père croisé, d'âpre rigueur nordique et d'une sensuelle ascèse méditerranéenne. Et ainsi, sur le tard, il a septante ans, il compose ce roman monumental, étrange, décourageant pour les lecteurs pressés de ce XX^e siècle frénétique, *Le Fils du Temple*, en lequel je vois la clé de voûte, le grand accord, le rassemblement-testament, non tant des œuvres de Lobet que de la quête spirituelle de Lobet, comme si chaque livre, et un livre est un caillou d'enfant qu'on jette au fleuve du Temps pour qu'il s'arrête, chaque livre avait été posé en assise pour l'édification de ce temple.

Le 8 février 1978, André Gascht publiait dans *Le Soir* un article intitulé *Marcel Lobet : « Le Fils du Temple »*. *Les confessions d'un nouveau Perceval*. Le titre seul de cette étude constitue une exemplaire synthèse de l'ouvrage. Roman historique, confession d'un enfant de la fin du XIII^e siècle, histoire de l'ordre des Templiers, encyclopédie du savoir médiéval. *Le Fils du Temple* est tout cela, et cependant bien autre chose. Deux cent quatre-vingts pages, dans l'édition Jacques Antoine, d'un texte serré, fourmillant de renseignements historiques — les grands faits et d'infimes détails de la vie quotidienne au Moyen-Age. Pullulent aussi les références culturelles. La moindre perception conduit le narrateur dans le dédale de la bibliothèque qu'il porte dans la tête, bibliothèque qui parcourt toute la culture de l'humanité des origines jusqu'à lui. C'en est vertigineux. Ainsi surgissent en l'espace d'une page Suzanne au bain, Bethsabée toute nue, *Les Amours de Troilus et Briséida* de Benoît de Saint-Maure, Tristan, Marie de France, Chrétien de Troyes, Thibaut de Champagne, Rutebeuf, *Aucassin et Nicolette*, cependant que l'on rencontre à la page suivante un certain Joseph Ben Isaac Bekhor Shor « qui avait exposé, un siècle auparavant, une exégèse rationnelle de la Bible ». En cet instant, la plupart de mes auditeurs de se dire in petto « De grâce, ne m'offrez

jamais ce livre ! ça n'est pas pour moi ». Et pourtant si, il est pour nous, ce livre, il nous concerne même avec urgence. Oh ! certes, Marcel Lobet n'y a pas déversé son érudition à la petite cuillère ! Et à la parution de l'ouvrage, beaucoup furent effarés, voire découragés. *Le Fils du Temple*, c'est trop ceci, ce n'est pas assez cela... Mais c'est ! Du solide, du dense, du vivant. Lobet n'a pas voulu séduire, tenir en haleine. Il fait un bilan, celui de la vie d'un lettré qui lui ressemble comme un frère.

J'ai seize ans aujourd'hui, et je suis seul à le savoir, en ce Temple de Paris où j'ai été transplanté par les maîtres de l'Ordre. (*Le Fils du Temple*, 1^{re} phrase.)

Voici, en 1291, le jeune Nathanaël, fils d'une syrienne et d'un Templier, arraché à ses racines orientales, et transporté pour sa sécurité dans un Paris aux murs gris, où même ses compagnons du Temple lui paraissent étrangers. Mélancolie. Nostalgie du jardin d'enfance baigné de lumière. Très vite, on se prend à penser que Nathanaël, dont l'autobiographie, sous la forme d'un journal de bord, constitue tout le roman, est le porte-parole de l'auteur, son double spirituel, à la fois son père et son enfant.

Entré dans le grand silence de la solitude, je vais recommencer l'aventure intérieure de tous les chercheurs de Dieu. (*Le Fils du Temple*.)

Chercheurs de Dieu, c'est le titre d'un essai que Lobet publia en 1941, donc 36 ans avant la composition du *Fils du Temple*. J'ai parlé de bilan. Mais pour le « chercheur de Dieu », les comptes ne sont jamais clos, le bureau des paris n'est jamais fermé. Un Marcel Lobet de septante ans fait dire à son personnage, Nathanaël, à la fin du XIII^e siècle, qu'il va « recommencer l'aventure » que Lobet aborda au début de sa carrière d'écrivain. Retour à la source. Retour perpétuel. Démarche cyclique, comme de qui fore et scrute, démarche du questionnement, car toute réponse renvoie à une interrogation quant à la justesse de la question première. Si nos questions étaient bien posées, n'y aurait-il pas beau temps que nous détiendrions toutes les bonnes réponses ? Loin s'en faut ! Dès lors, fonction de l'écrivain selon Lobet :

Médiateur, l'écrivain discerne au-delà du réel banal, quotidien, une réalité profonde, voire un mystère qu'il livre à la lumière. (Clef des mots et sens de l'écriture.)

Au terme du roman, un Nathanaël entré dans la quarantaine, la maturité, ce « moyen-âge » où l'homme médiéval est déjà face à la mort, s'interroge sur le sens de son journal qui est son livre, qui est le livre de Marcel Lobet.

Singulière aventure que celle de ce Journal traîné comme un faix depuis mon arrivée à Paris, il y a vingt-six ans. Tantôt je le choyais, comme une progéniture, l'embellissant, le parant des ornements précieux de l'esprit, tantôt le rudoyant pour lui faire dire, malgré lui, toute la vérité. (Le Fils du Temple.)

Ceux qui liront ce journal — s'il continue à échapper aux vicissitudes du temps — seront introduits dans la mythologie familière dont j'aimais à épeindre un miel sauvage. Quand, dans ces pages souvent fiévreuses, j'ajoutais une pierre au Temple que forment les écrits des saints, des philosophes et des poètes, je tentais de réaliser par la plume ce que je n'ai pu édifier dans ma vie. (Le Fils du Temple.)

La vie de Nathanaël, de son arrivée à Paris à son retrait monacal dans l'exil portugais vingt-six ans plus tard, c'est un long et tumultueux apprentissage — car ce roman historique est aussi un « bildungsroman » dans la lignée de *Wilhelm Meister* de Goethe ou de *Jean-Christophe* de Romain Rolland. L'enfant arraché à sa terre natale de Syrie devient le « prisonnier » du Temple. Dans le couvent-forteresse de Paris, il est pour les maîtres du Temple le dépositaire de l'esprit de l'Ordre, dont ce candide devra assurer la pérennité, ce qu'il fera. Nouveau Perceval tenu à l'écart des corruptions du monde, Nathanaël étudie, médite, écrit en cachette. Mais la solitude lui pèse, et d'autant plus qu'il n'est pas seul, qu'il côtoie des frères Templiers dont la rudesse l'effraie, dont les plaisanteries ambiguës l'intriguent. L'oisillon ne peut résister à l'envie d'aller voleter dans Paris, où il se mêle à ces bandes d'étudiants discutailleurs et bambocheurs qu'évoquera avec nostalgie François Villon. Déchiré entre les attraits du monde extérieur et l'ascétisme de sa cellule, entre l'abandon à l'éphémère et au changeant et le repli

sur la seule question qui importe, celle du salut, Nathanaël ne cesse de battre sa coulpe. Contre les tentations et les peurs — car *Le Fils du Temple* est aussi un grand livre de l'angoisse —, il fait appel aux remparts de la prière, de la culture, de l'écriture, laquelle cependant porte la marque d'un tenace sentiment de culpabilité.

Et voici que le Mal investit le Temple. Philippe le Bel s'est entendu avec un pape à sa solde pour en finir avec cet Ordre qui l'inquiète et dont les biens excitent son avidité. Le Grand Maître Jacques de Mollay pressent le danger et envoie clandestinement Nathanaël en province, où il sera en lieu sûr. Commence alors une errance balisée de séjours, dont celui en Périgord, où le Fils du Temple sera précepteur des enfants du comte de Souvré. Séjour idyllique pour cet érudit dont la science et la sagesse font l'admiration de tous. Mais aussi, égarement vers la chair, et c'est ainsi, souvenez-vous, que Perceval perd toute chance de retrouver le Graal. Enfin, voici Nathanaël au Portugal. Il y fait revivre un nouvel ordre templier, mais il n'en sera pas le Grand Maître. S'annonce, venant de France, son fils spirituel Bernard de Souvré, qui sera « le vrai Fils du Temple ». La quête est finie. Nathanaël n'aspire plus qu'à un jardin de cloître.

Aujourd'hui, relisant *L'Apocalypse*, j'entrevois mieux la bonne nouvelle apportée aux serviteurs fidèles. Futur chevalier du Christ, Bernard m'apparaît comme l'Ange de l'Abîme, portant cuirasse de feu, d'hyacinthe et de soufre. Poète impénitent, soulevé par les nuées, je m'abandonne à cette vision dernière, avant d'entreprendre ma *conversio monastica*, avant de rejoindre le silence des reclus. (*Le fils du Temple.*)

Perceval rejoint l'enceinte de sa jeunesse, cet hortus conclusus que les aléas de l'Histoire et son immense appétit d'expérience et de savoir l'ont amené à désertier. Or, que nous dit Lobet par tout son livre, sinon que la quête de l'Absolu est tout intérieure et qu'elle exige dépouillement, retrait, humilité.

Livre total que *Le Fils du Temple*, et qui me fait songer, par l'esprit qui l'anime, au *Jeu des Perles de Verre* de Herman Hesse. Autre livre difficile, dira-t-on, comme *Révolution contre le Monde moderne* de Julius Evola ; encore un de ces spiritualistes illisibles à force de méditation, de culture, de remise en question ! Prenons garde qu'un XX^e siècle de la rapidité-facilité ne détourne des livres qui

important, et qui demandent à être abordés dans la lenteur et le silence, à être bus à petites gorgées précieuses, car ce sont ces sources-là qui sauvent l'être en dérive dans le flot de la foule.

Le Fils du Temple : livre de la quête en soi du plus que soi. Dès les premières pages, on est frappé par la récurrence du thème du combat entre la chair et l'esprit, par un sentiment de déchirement entre la spiritualité et la volupté charnelle. Après de sourdes tentations de fête, d'ébriété, de femme, Nathanaël note dans son journal : « Je suis effrayé en constatant que je pourrais exceller dans le Mal comme dans le Bien. » On retrouve ici la double postulation baudelairienne.

Le sacré me ramène toujours au profane, et le spirituel devient charnel. Telle est l'humaine condition. L'esprit prend son vol, s'élève, plane dans les nuées de la transfiguration, et le corps, trop lourd, rivé à la terre, ne peut le suivre. (*Le Fils du Temple.*)

Le Fils du Temple : confession d'un chrétien. Avec sa soif de hauteur spirituelle et les affres en lesquelles le plongent les attraites de la chair. Mais aussi, livre de la nostalgie d'un éden spirituel perdu, de ce que j'appellerais « l'état de Tradition ». En ce tournant du XIII^e et du XIV^e siècle se décrypte la fin d'un monde, l'effondrement des valeurs qui en faisaient la cohérence et la hauteur. Voici les ténèbres du matérialisme.

Les biens matériels sont incompatibles avec le Souverain Bien (*Le Fils du Temple.*)

Parce que notre société craque de toutes parts, je pressens que les spirituels ne tiendront plus longtemps le haut du pavé (...) Des livres profanes endoctrineront les hommes ; ils leur parleront moins de leurs devoirs que de leurs droits. (*Le Fils du Temple.*)

En des passages hallucinants, Lobet-Nathanaël décrit les supplices effroyables auxquels sont livrés les Templiers.

Je suis écoeuré jusqu'à la nausée. (...) La chrétienté est retournée à la barbarie, et Dieu se tait. » (*Le Fils du Temple*.)

Matérialisme, violence, confusion des valeurs. J'ai dit que ce livre nous concernait. Si Nathanaël est un double de Lobet, le temps de Nathanaël est un double du nôtre. Et nul doute que Marcel Lobet n'ait par la fiction transporté au Moyen Âge le malaise qu'il éprouvait en notre fin de siècle. Vision cyclique de l'histoire. Sans cesse s'effondrent les temples, sans cesse des chercheurs d'Esprit partent en quête, quête solitaire, douloureuse, le plus souvent vouée à l'indifférence ou aux quolibets. C'est Julius Evola refusant la modernité, jugée comme dégénérescence, et reposant, au terme d'une vie d'étude et de méditation, dans une crevasse du glacier du Monte Rosa. C'est Arnold Schoenberg s'évertuant à redécouvrir une musique de haute spiritualité au milieu même d'une société dont le matérialisme l'atterre. C'est Fernando Pessoa, retiré volontaire, lui le savant, le génie, en d'obscurs emplois de comptabilité commerciale, pour solitaire alimenter de ses manuscrits son arche, cette vieille malle bourrée de poèmes désormais recueillie par la bibliothèque de Lisbonne. Et si Marcel Lobet s'attache en ses essais à des écrivains comme Huysmans, Montherlant, Rimbaud, Bernanos, Claudel, c'est qu'il se cherche des alliés proches, à peine morts ou encore vivants, des alliés qu'il puisse sentir à ses côtés, spirituellement avec lui, alors qu'il s'avance vêtu de cette terrible solitude de l'homme de l'Esprit au milieu de la foule matérialiste, non à l'écart mais à contre-courant de la vague qui semble toujours avoir raison parce que chacune de ses gouttes répètent « nous avons raison », et qu'il pourrait ainsi en venir à s'éprouver comme le Meijnoun, le fou d'amour spiritualisé, tel qu'il apparaît dans *Le Fou d'Elsa* d'Aragon et qui vécut, vraiment, misérable objet de moqueries, au XV^e siècle, dans la Grenade de Boabdil prête à s'écrouler sous les assauts des Rois Très Catholiques. Ici encore, fin d'un monde, et témoin lucide, prophétique, et ridicule, et martyr, de la fin d'un monde de beauté pure.

Livre d'inquiétude, on pourrait dire « d'intranquillité » que le *Fils du Temple*. Ce qui permet d'identifier Lobet à Nathanaël et la fin du XIII^e siècle à celle du XX^e, c'est un autre de ses livres, *La pierre et le pain*. Dans ce vaste aveu qui mêle la déclaration de foi à l'angoisse se lit la recherche d'un refuge pour l'écrivain écoeuré

par la confusion tonitruante de notre époque. Cet ultime asile, Lobet pense le trouver dans le silence.

La joie parfaite est peut-être celle de s'abstenir, de renoncer, de se taire (...). Faire l'expérience de l'isolement total. Se durcir dans une ascèse farouche, loin de la rumeur du forum (...) Choisir le silence comme on élit une femme, pour tromper une faim d'absolu que rien de tangible ne pourrait assouvir. Les plus belles amours ne sont-elles pas silencieuses ? (*La Pierre et le Pain.*)

Solitude, silence, voilà le dernier recours discerné aujourd'hui par des analystes de la post-modernité, tel que Jean-François Lyotard. Pas de son temps, Lobet ? Certes ! D'un temps passé, Lobet, et, paradoxalement, en avance sur son temps. Ainsi le poète sait-il que c'est avec du sable que l'on fait le ciment, mais que c'est naturellement que le ciment redeviendra sable.

Engagé dans la quête de l'Absolu, Marcel Lobet ne pouvait dédaigner le pouvoir d'élévation de l'amour. Dans son essai de 1946, *La poésie et l'Amour*, où Lobet étudie le thème de l'amour dans la poésie mondiale des origines à nos jours, ce qui frappe au-delà de l'érudition et de la pertinence de l'analyse, c'est le souci constant de s'ancrer dans la réalité, de rapporter le dit au vivre.

Cette démarche manifeste que pour Lobet la première vertu poétique, c'est la justesse, c'est-à-dire l'adéquation du discours à l'être. Mais cette justesse ne serait rien si elle n'était que reconnaissance d'un état. Ce que Lobet refuse — car cet homme souriant sait refuser, et si l'on est «meunier» on n'en est pas pour autant une « bonne pâte » —, c'est l'amour moyen, l'amour tiède. Il n'apprécie pas plus en amour les pantoufles de Charles Bovary qu'en politique le parapluie de Louis-Philippe. Que l'amour soit source d'élévation spirituelle ! Poésie et amour, le titre même de l'ouvrage l'indique, sont liés, ne font qu'un dans leur commune fonction de délivrance.

Gardons-nous de croire que Lobet en l'occurrence songe à des amours mythiques ou à des êtres d'exception. Ce qui a pu faire sourire ses contemporains, la spiritualité de l'amour, ce qui peut faire ricaner une société du cynisme pragmatique, la haute flamme de l'amour unissant deux êtres dans une approche de l'androgynie, Lobet ne le ressentira jamais comme désuet, mais d'une actualité

permanente qui tient à la haute idée qu'il se fait de la nature humaine, ou plutôt de la donnée humaine, dépositaire de l'Esprit.

La part immatérielle de l'amour prouve l'immortalité de l'âme. D'où, chez les poètes spiritualistes, la foi en un prolongement de l'union. (*L'amour et la Mort.*)

L'amour au-delà de la mort. On est tenté de s'écrier : « Tristan et Iseut ! Légende ! » Or, combien ne se rendent-il pas chaque semaine, voire chaque jour, pendant des années, voire toute une interminable fin de vie, sur la tombe de l'être aimé pour dialoguer avec cet amour qui demeure alors que la chair est perdue. Ces gens-là sont aussi présents à la pensée de Lobet que les plus beaux poèmes du monde. Et ces poèmes, il n'a de cesse de les mettre à l'épreuve de l'homme quotidiennement aux prises avec ce qui le dépasse.

Ainsi, évoquant la vertu curative de la mise à distance, thérapie vantée par les psychologues de l'amour, se réfère-t-il, en un débat contradictoire spécifique de sa démarche intellectuelle, d'une part, au poète arabe Ahmed Ramy pour qui « oublier est encore un souvenir », conception qui s'apparente à celle du troubadour Joffrey Rudel, le chantré de « l'amor de long », et d'autre part à la fable des *Deux pigeons* de La Fontaine, pour ensuite s'en rapporter au jugement du réel et conclure que l'éloignement semble à tout le moins une bien curieuse thérapie de rapprochement. La sagesse populaire ne dit-elle pas « loin des yeux, loin du cœur » ? Mais la sagesse populaire ne véhicule-t-elle pas aussi, dans les magazines, les feuillets télévisés, les petits romans sentimentaux, qu'un couple qui ne s'entend plus doit se défaire un moment pour pouvoir harmonieusement se refaire ? Autrement dit, qu'il faut priver de combustible le feu qui s'éteint pour qu'il ait des chances de se rallumer. La démarche intellectuelle de Lobet se révèle exemplairement dans cette analyse. Si l'appelle sans cesse un ascétisme mental, si la pointe de l'amour lui paraît résider dans sa totale désincarnation qui au plus pur le « sublimise », il n'en oublie jamais qu'il est, lui, un homme, certes hors du commun, qui parle aux hommes, pour les hommes. Tout le monde n'est pas Dante habité toute sa vie d'une Béatrice aperçue deux fois et morte sans que le poète ait même pu l'approcher. Ou tout le monde est Dante, l'homme Dante, qui avoue dans *La Divine Comédie* que, la vue de Béatrice lui ayant été ôtée, « les

misérables choses plus proches me tournèrent aux faux plaisirs, sitôt que se fut retiré son visage ». Et Marcel Lobet en déduit « la cruelle dualité de l'homme, cette double tendance qui le porte tout à la fois vers l'immatériel, vers la beauté spirituelle, et, en même temps, vers l'abîme du mal ». C'était déjà, en des temps très anciens, la dualité, chair et esprit, qui hantait les grandes civilisations traditionnelles, dualité que l'Égyptien pharaonique tente de résoudre par le rite du passage, passage sous la guidance d'Isis, qui doit réconcilier en lui, et par lui hors de lui, pour tous, les ténèbres de la chair et la lumière d'Amon-Râ, dualité résolue aussi par le sourire des amants unis dans l'acte d'amour au centre de la roue solaire, symbole tantrique de la divinité, sur les façades sculptées des temples de Dourga, de Khajuraho ou de Kandarija. Et le « Fils du Temple » devenu « Meunier » rejoint le pharaonique et l'hindouiste lorsqu'il écrit :

De par sa nature simple, éminemment plastique, la femme crée l'harmonie dans le déséquilibre ; sa présence rétablit l'accord entre l'homme et les choses, elle réconcilie l'homme avec l'univers. (*La poésie et l'Amour.*)

À y revenir, *Le Fils du Temple*, c'est avant tout l'aventure intérieure d'un intellectuel contraint à la clandestinité. Parce qu'il appartient à un ordre, en l'occurrence celui des Templiers, que l'évolution de la société rend suspect, puis gênant. Mais aussi parce qu'au sein même de cet ordre, il est celui qui de naissance, par tempérament, en dépasse les règles, en questionne les principes, et est sans cesse enclin à aller chercher ailleurs une part de ses nourritures, part engrangée alors en secret dans les limites même qu'il n'était pas autorisé à franchir. Bref, un adhérent bien individualiste ! ou universel ! Si Lobet n'a rien d'un révolutionnaire, la transgression lui est naturelle. Il est de ceux qu'attirent les frontières, dont les panneaux d'interdiction attisent la curiosité. Comme l'enfant. Et comme il en parle, de son enfance ! Le sens puéril de la découverte chez lui ne s'émoussera jamais. Ainsi, à propos d'un voyage entrepris dans sa maturité, il note : « J'ai mieux compris l'instinct des oiseaux migrateurs, ce jour de décembre où un avion géant nous projeta, en cinq heures, de Paris à Dakar » (*L'abécédaire du Meunier*). Regard d'enfant encore. Candeur émerveillée, soif de comprendre, de vivre différent. Marcel Lobet aura toujours une particulière attirance pour les fruits

révélés par les clôtures, ces clôtures qui pour l'intellectuel constituent des interpellations auxquelles il se doit de répondre. Fréquemment revient sous sa plume l'idée que le chercheur de l'Esprit a obligation de liberté. Cependant, son choix, depuis l'enfance, est fait. Ecrivain chrétien, il s'avance sur le fil de la quête tendu entre transgression et obédience.

Marcel Lobet, chercheur de Dieu, dans une société qui non seulement le déçoit mais menace son intégrité morale et spirituelle. Cet homme souriant manifeste souvent dans ses écrits son agacement, sa répulsion face aux jongleries, à la superficialité, à toutes les baudruches tonitruantes de la modernité. Les changements le blessent, quand il lui semble qu'ils dégradent. S'il stigmatise dans *Le Fils du Temple* une Eglise qui s'acoquine avec le Pouvoir en vue de bénéfices temporels, il a, dans *L'Abécédaire du Meunier*, l'un de ces parcours qu'il entreprit plusieurs fois dans sa vie antérieure, des mots très durs pour la modernisation des rites catholiques :

« Peuple à genoux »... j'entends la belle voix de mon père, ténor soliste, chantant le Minuit Chrétiens, à la messe de Noël. Dans certaines églises désacralisées, le prie-Dieu est devenu une chaise où l'on s'assied pendant presque toute la messe, les jambes haut-croisées. L'Eglise militante ? Un pullulement de chaises autour d'innombrables Tables Rondes qui ont remplacé la Sainte Table. La chrétienté en état de... siège, assise en porte-à-faux entre la cathédrale gothique et le tabouret de bar.

Homme de la Tradition, et la Tradition est équilibre, silence, nudité. Dans le domaine religieux, sa fraternité va vers Saint-François, le pauvre de Dieu, vers Saint-Jérôme, le savant de Dieu qui oeuvre dans le désert, vers Saint-Augustin, qui vitupère contre Carthage, sa ville natale, ce chaudron de l'enfer matérialiste. Et ce qu'il ressent comme une dégénérescence sur le plan du sacré, Marcel Lobet l'éprouve de même sur le plan littéraire. L'indignent à la fois une église transformée en discothèque et une littérature devenue baraque foraine. Si la confusion littéraire l'indigne à ce point qu'il y voit une menace pour le sacré, c'est que l'écriture lui est un véhicule de la foi, et surtout l'écriture poétique, dont il voit bien la progressive exclusion de la culture dite de masse. Cet écrivain qui ne

pratiqua jamais la poésie a pour elle plus qu'une particulière attention, une passion. Elle lui apparaît comme le genre souverain, car elle est exclusivement tournée vers la transcendance.

La recherche de la beauté formelle est un acheminement, dans les degrés du savoir, vers la perfection spirituelle. On le comprendra mieux quand on verra le monde se déchristianiser dans la mesure où il va se déshumaniser et se dépoétiser. (*L'abécédaire du Meunier.*)

L'obscénité et les chancres du matérialisme jouisseur réussiront-ils à étouffer l'amour tout en l'empoisonnant ? (...) Le salut nous viendra d'un certain sacré où la vérité épousera la poésie. (*L'abécédaire du Meunier.*)

Au fil des livres, l'affirmation du caractère sacré de l'écriture devient une litanie. Lobet ne craint pas de se répéter puisqu'il répète ce qui pour lui est seul essentiel. Il dit « poésie du sacré » comme il dit « Dieu ». De là sans doute le malentendu du *Fils du Temple*. Lobet n'a jamais voulu distraire, il a voulu délivrer et se délivrer.

Le livre délivre. Il nous libère. (*Clef des mots et sens de l'écriture.*)

Marcel Lobet, qui est l'homme qui creuse sans fin ses sillons vers une ligne d'horizon salvatrice, Marcel Lobet revient très souvent à cette fonction de délivrance qu'il attribue à l'écriture littéraire. Délivre de quoi, l'art d'écrire ? Du monde tel qu'il va, d'abord, avec son insane agitation, ses faux débats, ses faux problèmes, toute cette apparence d'essentialité comme une statue de la Liberté qui serait gonflée de cotillons, monde qui ne saurait qu'oppresser l'artiste, qui finirait par le conduire à l'abdication de la seule identité qui lui importe. Mais de soi-même aussi. En délivrant mon message, je m'en délivre. Non pour pouvoir en changer comme on changerait de vêtue. Pour pouvoir en recevoir un autre, de même origine insoupçonnable, et donc conséquente, nouveau message qui serait l'approfondissement, par la formulation, du précédent, et ainsi, jusqu'au premier confondu avec le mystère de l'enfance. Car ce qui compte dans l'enfance, c'est ce qu'on en ignore.

Je crois à la magie de l'écriture qui peut transmuier en or de vérité toute la mémoire du monde. (*Le Fils du Temple.*)

Acte de foi en contrepoint duquel s'inscrit ce déchirant aveu :

La plume — instrument de salut, ma raison de vivre — me tombe des mains. (*Le Fils du Temple.*)

Lassitude. Désespoir. L'écrivain spiritualiste oeuvre dans la solitude. Elle lui est nécessaire, elle lui est imposée, elle l'accable et le transporte, mais le « million d'oiseaux d'or » de Rimbaud toujours se dérobe. Lobet affirme, affirme encore, et cette sommation, c'est celle de la foi, qui appelle, appelle encore, comme un poème, comme le poème toujours recommencé, qui s'engouffre au silence.

Marcel Lobet aimait à émailler ses textes de citations, ce qui manifeste à la fois un sens profond de la famille intellectuelle et une grande humilité. Aussi veux-je, à propos de toute l'existence en écriture de Lobet, citer le poète Milosz.

D'où vient cette passion d'appeler à l'existence ce qui déjà n'appartient plus à ce qui est ? Je ne sais comment m'éloigner de la rive du fleuve d'Héraclite, je suis fasciné, ensorcelé et je ne peux parvenir à la méditation sans mots ni images. Peut-être en est-il ainsi parce que l'un de nos privilèges humains est la croyance irréductible en une autre dimension du temps perdu, de sorte que tout ce qui est une fois passé se trouve porté sur cette dimension et là, dure toujours. (*Chroniques.*)

Un des grands mérites de cette oeuvre, et une raison d'y retourner, c'est que Lobet est un explorateur de la culture. Le « Meunier » voyage. Il oblige à abandonner ce pavois nombrilique sur lequel l'Occident intellectuel a eu tendance à s'instituer. Pour Marcel Lobet, l'Esprit est en tout, et seule l'ouverture généreuse au temps et à l'espace peut nous rendre digne de sa force transcendantale, peut nous conférer le pouvoir de l'approcher, seulement l'approcher depuis ce monde-ci, car davantage serait du domaine d'outre-vie. À cette approche majeure, une vie d'homme suffit-elle ?

Si, au soir de ma vie, je crois plus que jamais à une mystique littéraire qui répondrait, chez l'homme, à une exigence intérieure de dépassement, c'est parce que j'ai poursuivi, pendant près de soixante ans, la double expérience de la lecture et de l'écriture orientées vers l'imaginaire, vers un surréel confondu parfois avec le surnaturel. (*Du Hainaut picard au roman país de Brabant.*)

Questionner, les poèmes, la peinture, la musique, les fleurs des champs, soi-même, Lobet n'y renoncera jamais, parce qu'il ne le peut, parce que l'homme est là pour interroger son mystère comme le paysan interroge son ciel. J'ai dit l'inquiétude de cette œuvre, il faut en dire la lumière. Dans les derniers textes, le mot « lumière » ne cesse de resurgir. C'était l'obsession du vieux Goethe, c'est le leitmotiv du « Meunier ». Aurait-il trouvé réponse ? Pas nécessairement ! Il vient un temps où le chercheur de l'Esprit éprouve la sérénité du mystère qu'il interroge. Ainsi de l'ascensionniste épuisé qu'envahit soudain le troisième souffle, le souffle de légèreté, et dans son corps pesant, ô pesant, palpitent alors les ailes de l'oiseau qu'il a si longtemps enviées. Si la question à l'Esprit caché est empreinte d'angoisse humaine, elle est aussi porteuse de cette lumière de la foi qui porta à interroger les ténèbres.

D'un écrivain disparu, plus que le paysage qu'il parcourut et décrivit, important, jetées sur les gouffres qu'il rencontra, les passerelles qu'il nous laisse.

En littérature, en art, il importe d'être fidèle. Comme en amour, comme dans la foi. La foi, l'amour, l'art, c'est l'incertitude qui fonde notre connaissance, c'est le mystère qui nous est donné pour guide dans nos ténèbres.

En littérature importe une fidélité au plus haut que soi. La victoire de l'ascensionniste ? Les dix derniers mètres qu'il a cru n'avoir jamais la force d'escalader. Marcel Lobet, toute une vie d'écriture, se tient sur le droit fil de sa foi, sur le « pont de l'épée » qui va du réel confortable et illusoire au surréel souverain, peut-être à toujours inaccessible. Dure ascèse. Je pense à Saint-Jérôme, pendant trente-cinq ans dans sa grotte de Bethléem avec le sable et les scorpions, à traduire ce livre des autres qu'il juge être celui de l'Esprit, la Bible. Je pense à Rilke, toute sa vie passant sans attaches dans une Europe qu'il connaît aussi bien qu'un guide touristique, qui ne lui est rien, que solitude, solitude, pour l'œuvre !

Il n'importe si le feu qui en nous fut allumé ne se révèle phare unanime. Que la flamme continue de couvrir, de jaillir, de dormir sans s'éteindre, voilà qui importe ! Contrairement à l'opinion qui court nos rues et qui fait l'affaire des affairistes, la culture n'est pas un petit dieu blond pétant de vigueur sur son nuage rose en inox à toute épreuve. La culture, belle comme un feu dans la montagne, est fragile comme un feu dans la montagne. Ce feu, il lui faut des veilleurs, et qu'ils soient pauvres ! pourvu qu'ils veillent. Appelé à raviver le souvenir de Marcel Lobet, me voici du même coup appelé à redire que le bonheur n'est pas dans le four à micro-ondes mais au sommet de la montagne. Que l'amour ne saurait être au coin de la rue mais dans l'âme où je l'invente et l'exige. Que l'homme n'est pas dans son berceau mais, si tu suis le chemin qui monte, sur son berceau de mort. Le succès ? La renommée ? L'oiseau se préoccupe-t-il qu'on admire son vol ? De son vol, il attendrait, l'oiseau, et seulement, des ovations ! Cependant, une gorgée d'eau, une seule, à qui va au dévers de la falaise est jouvence, est ambrosie. Un poème, un seul, peut être la lumière d'une existence tout entière atterrée. La rencontre, posthume, avec un écrivain appelé Marcel Lobet peut vous raviver l'amour des simples fleurs qui demeurent et persistent dans le pré de la haute mémoire.

Copyright © 1994 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Réception de Jacques Crickillon. Séance publique du 26 février 1994. Discours de Jacques Crickillon [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1994. Disponible sur : < www.arllfb.be >